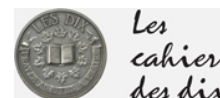


Les Cahiers des Dix



Coins historiques du Montréal d'autrefois

E.-Z. Massicotte, D. ès L., M.S.R.C.

Number 2, 1937

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1078841ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1078841ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (print)

1920-437X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Massicotte, E.-Z. (1937). Coins historiques du Montréal d'autrefois. *Les Cahiers des Dix*, (2), 115–155. <https://doi.org/10.7202/1078841ar>

Coins historiques du

Montréal d'autrefois

Par E.-Z. MASSICOTTE, D. ès L., M.S.R.C.

I — LE MANOIR DU SOUVENIR

Entre 1830 et 1880, une des résidences les plus connues et des mieux situées fut celle de l'honorable Frédéric-Auguste Quesnel.

Pittoresquement érigé sur la crête d'un coteau qui dominait, au sud, une vaste plaine au paysage ravissant et où naquit partie de la basse-ville faubourienne ouest du vieux Montréal, le manoir Quesnel était entouré d'un jardin et d'un parc de hautes futaies. Prenant sa source au-dessus du « fort des Messieurs, » un ruisseau se frayait un passage dans l'immeuble, puis formait, au bas du coteau, un mignon petit lac, entouré maintenant par les rues Atwater et Saint-Antoine.

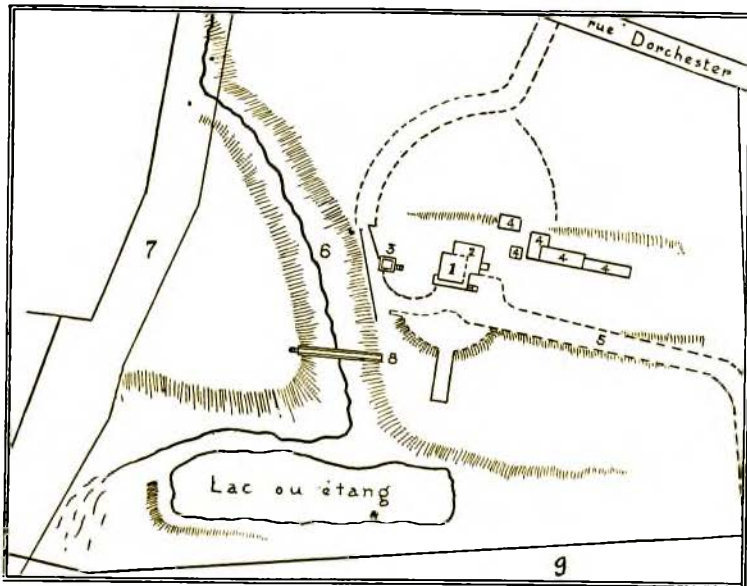
Devant la maison, côté nord, s'étalait une pelouse bordée par un chemin devenu la rue Dorchester.

Cet immense bien-fonds, majeure partie du fief Saint-Joseph cédé à Jeanne Mance par M. de Maisonneuve, fut acquis des religieuses de l'Hôtel-Dieu par M. Quesnel, le 14 octobre 1815. Il mesurait alors 270 arpents en superficie, soit treize arpents et demi de front sur vingt de profondeur. Il était borné au nord par « le domaine des Prêtres » et au sud par la ferme Saint-Gabriel.

Quelques mots sur le nouveau propriétaire.

Frédéric-Auguste Quesnel, fils du célèbre poète canadien d'adoption, naquit à Montréal le 4 février 1785 et fut baptisé le lendemain. Admis au barreau le 5 octobre 1807, il épousait, à Boucher-

ville, le 20 janvier 1813, Marguerite-Amable-Henriette Denaut, fille de Joachim Denaut et de Marguerite Chabert. Lors de son mariage, demoiselle Denaut avait vingt-et-un ans et elle héritait des biens personnels de son oncle Mgr Pierre Denaut, mort à Longueuil en 1806. De son côté, M. Quesnel, tant par sa profession que par ses intérêts dans l'industrie des pelleteries ainsi que dans la propriété immobilière, devint l'un des Montréalais de la haute finance. De 1820 jusqu'à sa mort



Le manoir du Souvenir et ses alentours. 1 et 2, demeure principale. 3, l'observatoire. 4, le dispensaire. 5, chemin joignant la rue St-Antoine. 6, le ruisseau. 7, partie devenue la rue Atwater. 8, pont. 9, partie devenue la rue St-Antoine. (D'après un plan de 1861.)

il fut mêlé à la politique soit comme député, soit comme membre du Conseil exécutif ou membre du Conseil législatif.

A quelle époque fit-il construire la demeure dont nous parlons ici et qui avait un charme particulier? Serait-ce après le décès de sa compagne, laquelle s'éteignit prématurément, âgée de vingt-huit ans,

au mois d'avril 1820, ayant donné cinq enfants à son époux ? Et serait-ce pour cela qu'il appela sa maison « Souvenir ? »

Frédéric-Auguste Quesnel fut « un gentilhomme de la vieille école, préférant la Grande-Bretagne à la république voisine; » ¹ il réussissait à se faire estimer de gens qui ne partageaient pas ses opinions et Joseph-Guillaume Barthe, dont la plume acérée a rarement ménagé ses contemporains, nous en fournit la preuve. Le sieur M. Barthe nous informe que lorsqu'il était rédacteur de *l'Aurore des Canadas*, il allait, avec l'archéologue Jacques Viger, « à peu près tous les soirs chez F.-A. Quesnel pour jouir de la causerie des gens d'esprit qui s'y donnaient rendez-vous et dont le maître des céans n'était pas le moins brillant. » ²

En 1853, du seul enfant qui avait atteint un âge quelque peu avancé, l'honorable Quesnel hérita des biens de sa femme et il songea dès lors à favoriser son neveu, J.-Charles Coursol, dont le nom s'attache à presque tous les événements historiques importants de la métropole. ³

Le distingué F.-A. Quesnel mourut en 1866, mais déjà, à cette date, l'immeuble dont nous parlons avait été étrangement morcelé par le progrès. Le canal Lachine (1821-1825), la voie ferroviaire de Montréal-Lachine (1847) traversèrent la plaine basse, de l'est à l'ouest; pour enfouir les gros conduits du nouvel aqueduc de Montréal (1852-1856) on fit du sud au nord une large échancrure dans les champs et « le bois Quesnel. » (C'est aujourd'hui la rue Atwater). En 1840, M. Quesnel avait vendu un vaste emplacement au juge Jean-

1. Francis-J. Audet.

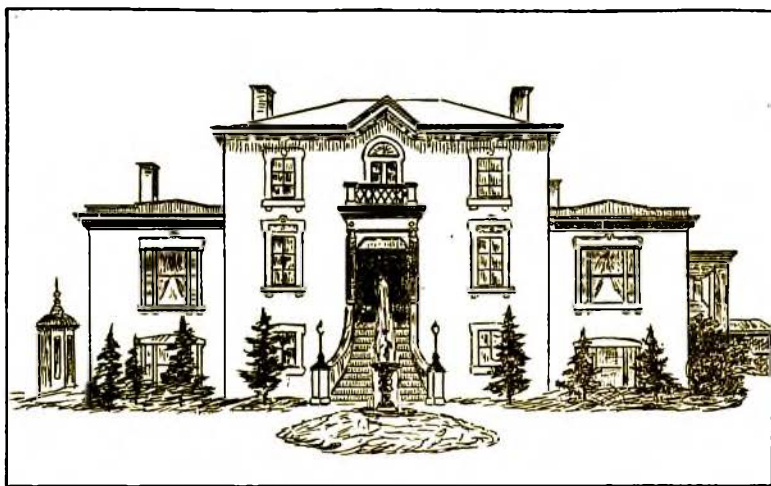
2. *Souvenirs d'un demi-siècle*.

3. *La famille du poète Quesnel*, par E.-Z. Massicotte, dans *B.R.H.*, 1917, p. 339.

Roch Rolland,⁴ puis le 25 février 1864, les sieurs Alexandre-Maurice De Lisle et William Workman en acquirent 78 arpents. Ces deux financiers étaient des spéculateurs optimistes qui voulaient fonder une « Garden town » pour loger les métallurgistes anglais employés aux « Montreal Rolling Mills. »

C'est alors que furent percées les rues actuelles du quartier Sainte-Cunégonde et que la terre fut divisée en lambeaux.

Au temps de sa splendeur « Souvenir » dut être l'un des plus



La maison du « Souvenir », au temps de S. H. le juge Coursol, 1875.

agréables endroits de Montréal. Cependant, malgré le peuplement et le voisinage de plus en plus rapproché des maisons qui s'alignaient sur toutes les rues, l'ancienne demeure Quesnel conservait son cachet. Continuant la tradition établie par son oncle, le superactif Coursol reçut largement le cercle de connaissances dont il fut toujours entouré.

4. La demeure de ce juge estimé avait nom « Le Bocage; » elle fut cédée en 1852, à Henry Judah. Ce bien-fonds passa, après 1890, aux Pères Franciscains qui s'établirent dans la demeure transformée, le 26 mai 1892. (*Vingt-cinq années de vie franciscaine*, Montréal, 1915, p. 45).

Par sa famille et par ses alliances, J.-C. Coursol était de la meilleure société, par les postes qui lui furent confiés : coroner, lieutenant-colonel, surintendant de la police, juge des sessions, maire de Montréal, président de la Société Saint-Jean-Baptiste et député, il fut certainement le Montréalais le plus connu et, par plusieurs, le plus estimé de son temps.

Quelques années avant sa mort (1888), il était allé habiter Saint-Thomas-de-Montmagny.

Une des dernières blessures que reçut l'immeuble fut la construction, à travers la pente boisée de l'ancien jardin, de la voie du C. P. R. entre Westmount et la gare Windsor.

Aujourd'hui, du passé, il reste des noms de rues : Quesnel, Coursol, De Lisle, Workman et Souvenir.

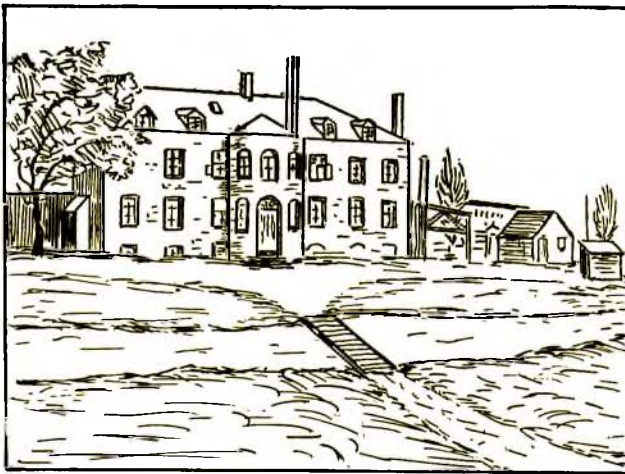
II — LA TERRE DES ECOLES — WOODLAND

Un écrivain imaginaire pourrait romancer facilement l'histoire de cet immeuble tant est curieuse la succession de ses propriétaires, tant sont bizarres les fins auxquelles il a été assujéti.

Le 20 décembre 1665, l'abbé Gabriel Souart, supérieur du Séminaire de Ville-Marie concède à son neveu Vincent Philippe de Hautmesnil, âgé de vingt-et-un ans, et récemment arrivé au pays, un fief de grande dimension, borné au sud par le fleuve Saint-Laurent, au nord, par le lac à la Loutre, et traversé dans son étendue par la rivière Saint-Pierre dont la branche principale joignait le Saint-Laurent entre l'île Saint-Paul (ou des Soeurs) et l'île au Hérion.

Par le recensement de 1667, on constate que M. de Hautmesnil avait fait défricher six arpents et, lorsqu'il vend son fief, le 4 décembre 1687, il devait être en bel état de culture, car il s'y trouvait une maison, une étable, une grange et des animaux. Il en obtint un bon prix pour l'époque, 4,500 livres ou francs. Songez que la livre de vingt sous avait alors la valeur de plusieurs piastres d'aujourd'hui.

Les acheteurs du fief étaient un groupe de jeunes gens qui désiraient fonder une communauté de Frères instituteurs et ils comptaient sur le fief de la rivière Saint-Pierre pour en tirer subsistance et revenus. Mais les jeunes Frères ne furent pas heureux. En 1691, ils louèrent leur terre pour cinq ans, à Etienne Debien, puis en 1693, ils en firent cession à MM. le curé et aux marguilliers de Notre-Dame. Peu après, les marguilliers la cèdent à leur tour aux seigneurs, et trois ans plus tard les habitants de Montréal ratifient la donation. Nous sommes en 1704, les seigneurs décident de vendre le susdit fief resté connu sous le nom de la « terre des Ecoles » et, après annonces, durant trois dimanches consécutifs, à la porte de l'église Notre-Dame, Jean-Baptiste Ménard se porte acquéreur du bien-fonds pour la somme de 8,100 livres, presque le double de la vente première. Deux ou



Etat de la maison Gregory ou Woodland, en 1885.

trois générations de la famille Ménard habitèrent la *terre des Ecoles*; ensuite, commence une nouvelle série de ventes, de partages et de morcellements.

En 1786, Joseph Ménard et son épouse cèdent la terre à leurs fils Joseph et Jean-Baptiste.

De 1797 à 1802, ceux-ci vendent diverses portions de leur terre à André Guy, John Hannah et autres. Puis, se présente celui qui donnera à l'ancien fief un renom qui se conserva longtemps.

A la fin du dix-huitième et au commencement du dix-neuvième siècles, quand les Bourgeois du Nord-Ouest dominaient la finance, plusieurs de ceux qui avaient amassé quelques mille dollars ne formulaient plus qu'un désir : posséder une résidence hors la ville, spacieuse, entourée de vergers, parfois d'un cours d'eau.

Avec domestiques, avec voitures ou traîneaux et chevaux fringants, il faisait bon de s'éloigner des rues étroites et boueuses de la cité, car il faut l'avouer, elles l'étaient dans ce temps et tous les voyageurs en font la remarque.

Donc, John Gregory, sa fortune faite, décide de « se retirer dans une retraite quasi seigneuriale et mettre une forêt entre lui et le tumulte des affaires » et il choisit l'ancien fief de M. de Hautmesnil. Il en obtint partie des Ménard (1802) et partie de l'abbé Roux (1804). L'achat effectué, le nouvel acquéreur fit ériger un manoir sur le bord de la rivière Saint-Pierre, non loin du chemin des Tanneries (ou rue Saint-Joseph). A son immeuble, il donna le nom de *Woodland*.

De sa maison forestière à la rue Saint-Joseph (maintenant Notre-Dame) il fit tracer une longue allée, ombragée de hauts peupliers.

Plus heureux que son ami Simon McTavish, Gregory habita quinze ans sa luxueuse demeure, car il ne s'éteignit qu'en 1817. Il laissait alors trois enfants, deux filles et un fils. Celui-ci, Georges, épousa à Montréal Jane Prescott Forsyth en 1823. A ce Canadien de naissance, issu d'un aventureux trafiquant, notre pays ne plaisait pas ; il avait la hantise d'être officier dans les troupes de la Grande-Bretagne. Toutefois, sa santé mit obstacle à ses projets, car il dut aller séjourner à Bath, ville anglaise, fameuse pour ses eaux thermales ; il y décéda en 1850.

Il faut ajouter que le beau Woodland de son père avait singulièrement été disloqué. Le canal (1821-1825) enleva une tranche au nord du domaine; en 1852-1856, on s'empara de la rivière Saint-Pierre et on lui donna un nouveau lit pour en faire la décharge de l'aqueduc; ensuite, un chemin de fer ouvrit une voie à travers l'immeuble; enfin, sur l'emplacement de la résidence Gregory, s'élève maintenant l'incinérateur de la voirie.⁵

Nous avons, presque au complet, la liste des propriétaires successifs du fief Hautmesnil, mais il nous a fallu l'écourter grandement.

III — LE CHATEAU BERTHELET

A l'angle nord-ouest des rues Notre-Dame et Guy s'élevait autrefois la plus belle demeure du faubourg Saint-Joseph; on la connaissait sous le nom de « Château Berthelet. » Aujourd'hui, sur cet emplacement, il n'y a qu'une minuscule maison servant de bureau à des marchands de bois.

Remontons vers le passé.

Tout d'abord, sur une terre appartenant à la famille Guy, fut tracée, vers 1815, la rue Guy qui devait faire communiquer le chemin de la côte Saint-Antoine (devenue Dorchester) avec la rue Saint-Joseph ou chemin allant à Saint-Henri-des-Tanneries.

Suivant la tradition et à une date que nous ne pouvons fixer, un riche Montréalais aurait habité la spacieuse et confortable maison, à la mode de l'époque, et dont on aura une idée par la gravure qui accompagne cette notice.

5. Il y a longtemps, la Société d'Archéologie et de Numismatique décida de poser aux environs de la rue des Seigneurs, sur ce qui restait du fort Saint-Gabriel, une plaque rappelant que l'abbé Jacques LeMaître avait été tué par les Iroquois, à cet endroit, le 29 août 1661. Lors d'une reconstruction, la plaque fut enlevée, remise à la ville et placée sur la bâtisse de l'incinérateur, loin du fort Saint-Gabriel, bien que le texte de la plaque débute par ces mots: Ici, fut le fort Saint-Gabriel, etc. . . . Si l'on ne peut mettre cette plaque là où elle devrait être ne pourrait-on pas au moins en modifier le texte?

Ce manoir, en tête d'un jardin qui s'allongeait jusqu'au delà de la rue Bonaventure (maintenant Saint-Jacques Ouest), fut-il érigé par quelque membre de la famille Guy ? C'est possible. En tout cas, il reçut son nom du fait qu'il fut habité par le docteur Benjamin Berthelet, diplômé docteur en médecine, le 31 décembre 1823, et qui épousa au mois de juillet 1831, Marie-Catherine-Hélène Guy, fille de feu le lieutenant-colonel Etienne Guy et de Catherine Vallée. Le marié, frère aîné du célèbre Antoine-Olivier Berthelet, le plus grand philanthrope canadien-français, devait, lui aussi, avoir de la fortune et il épousait une demoiselle de la haute bourgeoisie montréalaise. Leur contrat de mariage fut dressé par l'estimable écrivain Patrice Lacombe, auteur du roman *La Terre paternelle*. Ce notaire débutait dans la profession et on relève dans sa minute qui porte le numéro 16, une phrase qui charme parce qu'elle reporte le lecteur aux temps révolus. Les futurs, dit-il, « seront communs en tous biens suivant la coutume de Paris telle qu'elle a existé et a été suivie pendant que le Canada a été une province appartenant à Sa Majesté Très Chrétienne, comme roi de France et de Navarre. »

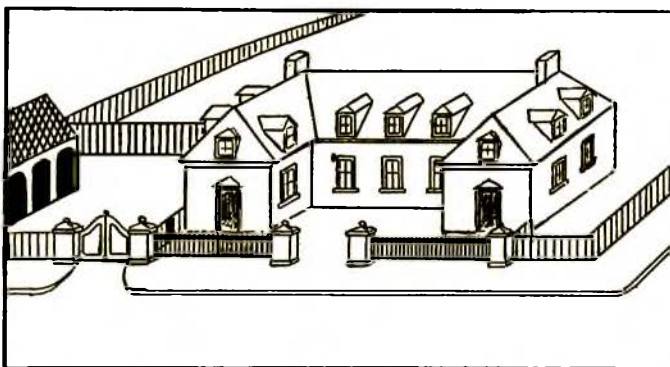
Le docteur Benjamin Berthelet mourut en 1847. Sa veuve continua-t-elle d'habiter le château ? Tout ce que nous savons c'est que cette splendide demeure devint un établissement d'instruction pendant sept ou huit ans.

Au mois de janvier 1863, Joseph-Octave Mauffette fondait une école près de la rue Guy. Cet instituteur avait fait des études classiques, il avait même songé à la prêtrise, maintenant il tentait une expérience en laquelle il plaçait beaucoup d'espoir. Les Sulpiciens venaient de bâtir une église rue Richmond et les Frères des Ecoles Chrétiennes avaient commencé à faire l'école non loin du « carré Chaboillez » mais ils n'avaient pour local qu'une petite maison, rue Saint-Félix.

Rapidement l'instituteur Mauffette conquist l'estime publique par son tact, sa courtoisie, sa grande honnêteté et son érudition.

Confiant plus que jamais, au mois de juin 1863, J.-O. Mauffette avait fait bénir son mariage avec Elisabeth Vauthier qui fut à son mari une aide précieuse et, à la même époque, il avait installé son école dans le « Château Berthelet. »

En 1864 l'académie Mauffette se divisait en trois sections. Dans la première, le principal et professeur était M. Mauffette; il avait pour



Le château Berthelet, angle nord-ouest des rues Notre-Dame et Guy.

assistant Jean Lamothe. Nombre d'élèves du sexe masculin, âgés de cinq à quarante ans: 196.

Section II. Ecole du soir, sous la direction de M. et de Mme Mauffette. Nombre d'élèves, âgés de quatorze à trente ans: 50.

Section III. Principal et professeur M. Mauffette. Maîtresses: Mlles Champeaux et Barbeau. Nombre d'élèves du sexe féminin, âgés de cinq à seize ans: 90.

Le prêtre visiteur de l'institution était M. Arsène Barbarin, P. S.S.⁶

L'enseignement comprenait les langues française, latine et an-

6. Ces renseignements sont puisés dans l'*Annuaire de Ville-Marie*, année 1864.

glaise, l'histoire, la géographie, etc. ; la musique vocale et l'instrumentale; aussi le dessin, la couture, le tricotage, etc. Les élèves avaient congé les après-midi des jeudis et samedis; pour vacances d'été on ne leur accordait que trois semaines, au mois d'août.

M. Mauffette abandonna le « Château Berthelet » en 1872 pour un nouveau local, angle sud-est des rues Notre-Dame et Versailles. A cet endroit, en 1876, il s'était adjoint cinq instituteurs dont un de langue anglaise. Le colonel J.-T. Ostell qui fut l'un des élèves du sieur Mauffette, entre 1871 et 1875, rapporte qu'à cette époque il n'y avait plus qu'un congé hebdomadaire, le jeudi, et que la coutume des vacances de juillet et août avait été adoptée.

De la rue Notre-Dame, M. Mauffette partit s'établir rue Guy, près du pensionnat du Mont-Sainte-Marie, mais là encore il ne put se maintenir. L'insuccès de ses efforts provenait du fait que l'on avait construit rue Saint-Martin, pour les Frères des Ecoles Chrétiennes, une vaste école dont la communauté prit possession en 1875.

En 1877, l'estimé M. Mauffette disait adieu au quartier où tout le monde le connaissait du plus jeune au plus vieux. Son titre de « maître d'école » et la singularité de son costume contribuaient à le tenir en évidence. Ayant reçu les ordres mineurs M. Mauffette avait conservé dans le monde des allures « cléricales: » avec son haut de forme, ses cheveux longs « coupés en balais, » son collet romain, sa longue redingote et sa figure glabre, il avait l'aspect d'un ecclésiastique ou d'un clergyman.

De Montréal, l'instituteur Mauffette s'en alla résider à l'île Perrot, où il projeta de fonder un lycée. C'est là qu'il décéda en 1901. Lui survivent, entre autres enfants, le docteur J.-Eugène, chirurgien dentiste, et le docteur Louis-O., médecin vétérinaire.

Le notoire château passa par la suite à plusieurs locataires mais nous ne mentionnerons que le meublier François Saint-Cyr, dont un fils, Alfred, devenu un grand financier montréalais, ne s'est éteint qu'en 1934, et un autre fils, Hormisdas, qui fut un être d'exception.

Très intelligent et très adroit modelleur, en plus d'être musicien, Hormisdas s'essaya à la lutherie et il fabriqua des violons et des violoncelles de grande valeur. Grand, robuste, rayonnant de bonté, c'est de lui qu'on aurait pu dire que sa « belle mine franche et ouverte » lui attirait autant d'amis que sa voix puissante, souple et veloutée, lui valait d'admirateurs. Ce compatriote si bien doué mourut accidentellement en 1893, âgé de trente-sept ans. Au libéra qui fut chanté sur sa dépouille à l'église Saint-Joseph, rue Richmond, le dimanche après-midi, 12 novembre, on entendit le choeur le plus nombreux et le mieux choisi qui ait été rassemblé en quelques heures, preuve de la haute considération dont jouissait le défunt.

Serait-il hors de propos d'ajouter une observation ? En aucune localité plus que dans la paroisse Saint-Joseph de Montréal, n'a été aussi apparent tout le tort que peut produire la substitution d'un bien-fonds urbain d'une grande superficie. Lors de la construction de l'église, rue Richmond (1862), la paroisse devait s'étendre de la rue de la Montagne à la rue Fulford. L'érection du temple, comme il arrive souvent, activa la construction des logements dans toutes les rues transversales. Seule, la rue Guy resta déserte. L'immeuble d'Etienne Guy avait été substitué aux petits enfants et les usufruitiers ne purent ou ne voulurent vendre que très peu de lopins du nord au sud, entre les rues William et Saint-Antoine. Il en résulta que le quartier qui se densifiait se trouva disloqué par trop de terre en culture maraîchère ou en clos de bois. Plus tard, l'élargissement prématuré des voies du chemin de fer national força la démolition d'une telle quantité de maisons entre les rues Notre-Dame et Saint-Jacques qu'aujourd'hui la paroisse Saint-Joseph a grandement perdu de son ancien prestige.

IV — D'ANGELO GIANELLI A JOS. POITRAS

Jadis, à Montréal au mois de septembre, à l'arrivée des navires à voile chargés de mollusques comme on n'en voit plus guère: bouc-

touches, saint-simons, caraquettes et malpecques, la fringale des huîtres s'emparait de la population. Et ce qui semblait alors être le *nec plus ultra* de la bonne chère, était de se rendre sur une des goélettes (huîtrières) amarrées aux quais; de s'attabler devant un comptoir rustique érigé sur le pont du navire et d'y recevoir, pour dix ou quinze sous, de l'un des matelots, une pelletée de coquilles encore enduites d'une humide couche de vase brune.

Les consommateurs n'avaient plus qu'à jouer du couteau spécial dont il fallait se munir. Les gourmets s'emportaient en plus des tranches de pain beurré et même du sauterne, pour savourer trois, quatre ou cinq douzaines d'huîtres baignant dans leur eau saline.

Ceux qui étaient dans l'impossibilité d'aller au port trouvaient à se rassasier au marché Bon-Secours, dans les restaurants du centre de la ville, ou dans les buffets en plein air, principalement rues Craig et Saint-Laurent, car des jeunes gens, débardeurs, nautonniers ou ouvriers du port, louaient « une porte de cour, » un passage entre deux maisons, y installaient une table sommaire fabriquée de planches ou de madriers. Le débit des mollusques se faisait en bordure du trottoir.

Des familles, des cercles, des groupes, préféraient acheter les huîtres « au quart » et les servir, en réunions amicales et joyeuses. Le baril livré à domicile ne coûtait que trois à quatre dollars, dans le bon vieux temps.

Entre 1860 et 1870, l'endroit chic pour les collations d'huîtres était chez Angelo Gianelli, angle sud-ouest de la place d'Armes et de la rue Saint-Jacques. Exactement où Dillon, au dix-huitième siècle, eut sa fameuse hôtellerie, où Sébastien Compain ouvrit son bruyant « Cosmopolitan Hotel, » où, enfin, est aujourd'hui le siège de la Banque Canadienne Nationale.

Oyez comment nous parle de l'établissement Gianelli, *la Minerve* du mois de septembre 1862: « Le restaurant du Prince de Galles,

tenu par Gianelli, est un « Restaurant aux huîtres. » C'est le seul du genre. Il est ouvert depuis 11 h. du matin jusqu'à minuit et demi, les jours ouvriers, et de 4 h. de l'après-midi à minuit, le dimanche et les jours fériés. »⁷

L'Italien Gianelli était, en affaires, copain du Canadien Compain. Le premier gérait la cuisine et les victuailles, le second s'occupait du logement et des liqueurs. Leur immeuble se trouvait au centre du quartier des grandes institutions et des demeures bourgeoises. A deux pas de chez eux, les professionnels et les marchands avaient l'avantage de satisfaire leur appétit en causant à loisir. Combien calme était alors l'existence ! Mais nous nous gardons d'entrer dans le détail de la vie privée d'alors, il y aurait tant à dire. Passons, si vous le voulez bien, à une période contemporaine afin de causer d'un type que tout le monde connut, il y a quarante ans.

Joseph Poitras décide un jour de louer une maison dans un quartier propice, et la chance le conduisit à l'encoignure nord-ouest des rues Saint-Jacques et Saint-Laurent. Là, le sieur Poitras débuta par le commerce de fruits auquel il ajouta celui des huîtres.

Très tôt, son établissement obtint du renom parce que en toute saison, à toute heure, on trouvait chez Jos. Poitras des plats appétissants. Toutefois, l'affluence commençait après les mois sans *R* et voici comment l'amphitryon se faisait annoncer par le « poète métropolitain » J.-H. Malo, autre type notoire :

Le voilà, le voilà

Le fameux Jos. Poitras

Que tous ceux qui voudront manger de bonnes huîtres

Se rendent là, dimanche prochain, le dix-huitre.

C'est lui, l'importateur des plus belles malpecques.

Il les vend au gallon, au minot ou au peck.

Il les sert en potage, en stew ou en friture,

Que c'est le plus beau plat de toute la nature!

7. En 1875, le sieur Gianelli était consul d'Italie à Montréal.

Nuit et jour, le petit Windsor est ouvert,

Coin de la rue St-Jacques et d'la Côte St-Lambert.

Quel était ce Poitras ? Né à Saint-Roch de Québec, homme de négoce, quelque peu excentrique, il s'y entendait comme pas un à se faire une publicité profitable, tout en se délassant des tracasseries d'un métier qui use les plus solides.

Pour ce, il commandait un fiacre découvert, genre Victoria, et il s'y casait, souvent tête nue, en bras de chemise, tablier à la ceinture, accompagné d'un perroquet et d'un singe.

En cet équipage, qui ne pouvait passer inaperçu, le jovial Jos. entreprenait une randonnée à travers sa ville adoptive. Il arrêtait chez les hôteliers de sa connaissance, payait royalement des consommations à tout le monde, ayant au préalable déposé une poignée de 25c et de 50c sur le comptoir, puis il badinait, batifolait, s'esclaffait largement, mais holà ! Il ne fallait pas lui faire grise mine, ni le narquer. D'esprit pénétrant, il jugeait vite son entourage, courtisans, hableurs, ironistes ou envieux et, suivant le cas, il se montrait rude ou courtois.

A l'occasion, Jos. Poitras savait figurer dans les réunions mondaines et un ancien directeur de théâtre nous a confié le souvenir d'une scène dont les détails sont restés gravés dans sa mémoire.

Vers 1893 ou 1894, un soir que l'on jouait une oeuvre magistrale à l'Opéra français, angle des rues Sainte-Catherine et Saint-Dominique, le gentleman Poitras, portant avec aisance l'habit de cérémonie, accompagna aux sièges d'orchestre deux ou trois dames parées d'élégantes robes, les unes rose pâle, les autres vert tendre. La gent étudiante, gîtée au paradis pour cette représentation de gala, reconnut l'aimable restaurateur et lui fit une ovation des plus enthousiastes. Sans la moindre trace d'émotion, le beau Jos. promena un regard ferme sur l'assistance, puis il salua profondément deux ou trois fois, pendant que sur ses lèvres voltigeait l'équivoque sourire narquois qui ne le quittait guère.

Ce n'est pas sans raison qu'il avait appelé son établissement le *Petit Windsor*.

Au grand Windsor du « carré » Dominion, le palace de l'époque et d'aujourd'hui, bon gré, mal gré, involontairement, on était guindé, froid, précieux . . . Au *Petit Windsor*, on était aussi à l'aise que chez soi . . . et parfois plus.

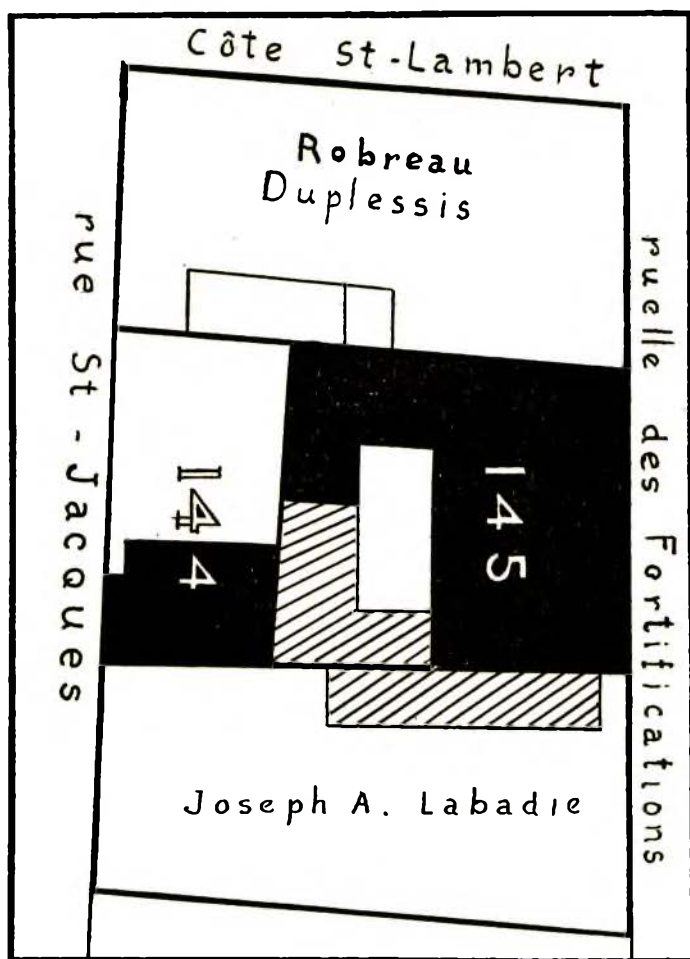
Etablir une liste des citoyens de marque, seulement, qui ont fréquenté ce restaurant fameux serait tâche ardue. La magistrature, la politique, le barreau, le notariat fourniraient des noms auxquels il faudrait joindre ceux des médecins, des artistes, des financiers, des journalistes, des marchands, des fonctionnaires, sans oublier les athlètes « étoiles, » tels que Louis Cyr et Horace Barré qui avaient chez Jos. Poitras leurs quartiers généraux.

Le restaurateur à « l'humeur facile » ne put être que onze ans à l'endroit où naquit sa popularité. Forcé de déménager, parce que l'éditeur Trefflé Berthiaume avait acheté l'immeuble pour y ériger l'édifice de *la Presse*, Jos. Poitras transporta ses pénates à 101, rue Saint-Laurent. Quatre ans plus tard, en 1903, il s'éteignit, âgé de 45 ans, déclare son acte de sépulture.

V — LA DEMEURE D'UN PATRIOTE — LE CAFE LEPERE — LA MAISON DOREE

Sur le côté sud de la ruelle des Fortifications, connue autrefois sous le nom approprié et plus doux de rue des Glacis, à une cinquantaine de pieds à l'est de la côte Saint-Lambert (maintenant rue Saint-Laurent) existait jadis la vaste demeure et le bureau de l'avocat André Ouimet. Admis au barreau en 1836, en pleine époque troublée, sa fougue le désigna au poste de président des *Fils de la Liberté*.

Son arrestation en novembre 1837, sous l'accusation de haute trahison, par le *grand connétable* Benjamin De Lisle, puis la mort pénible et prématurée de son associé en droit, Charles-Ovide Perrault,



Plan ichnographique. Le No 145 indique la surface de la demeure Ouimet qui devint la Maison dorée.

à la bataille de Saint-Denis-sur-Richelieu, et enfin, un assez long séjour en prison calmèrent quelque peu les rêves d'indépendance du jeune patriote.

« Sur son internement, André Ouimet a laissé des mémoires curieux, remplis de réflexions plus ou moins orthodoxes, d'idées originales et de boutades sarcastiques à l'adresse des bureaucrates. »⁸

Après l'amnistie, M. Ouimet se remit à l'exercice de sa profession et, en 1839, il épousa Charlotte Roy, veuve Brousseau.

Talentueux homme de loi, son étude fut achalandée et il eut comme « clercs » les futurs honorables Gédéon Ouimet et Thomas-Jean-Jacques Loranger.

Il s'était laissé porter à l'échevinage en 1847, mais il semble avoir peu goûté cet honneur. Au mois de février 1853, à peine âgé de 45 ans, à l'apogée de sa réputation de « plaideur criminaliste » distingué, la mort termina la carrière d'André Ouimet.

Sa veuve loua alors l'immeuble à son beau-frère, Gédéon Ouimet, qui paraît l'avoir habité jusqu'en 1857.

La taverne. — De 1859 à 1871, Louis Lepère, puis sa femme (Zoé Carré) transformèrent la résidence en une taverne populaire que la clientèle désignait par un jeu de mot facile, le *Café de la mère Lepère*. Il est de tradition que ce fut dans un des estaminets Lepère que le journaliste et romancier Emile Chevalier tint ses assises durant les dernières années de son exil au Canada, alors qu'il collaborait à divers journaux et qu'il était bibliothécaire de l'Institut canadien.

Et maintenant laissons causer Gustave Ouimet, fils de l'honorable Gédéon Ouimet, qui nous a remis un fragment de ses réminiscences quelques mois avant sa mort.

« J'ai bien connu cette estimable dame (Lepère); elle me donnait toujours un bon verre de vin de Porto, quand mon oncle Lionnais me priait d'aller voir si le notaire *Un Tel* était là.

8. Francis-J. Audet. Le regretté L.-O. David a publié des extraits des souvenirs d'André Ouimet dans l'*Opinion publique* de 1873.

« Ce brave notaire était un gai luron qui, de temps en temps, venait chez Mme Lepère pour y noyer dans le bon vin les ennuis des paperasses et les tracasseries de la vie de bureau. Je l'entends encore me dire quand il me voyait arriver :

— Bonjour, mon petit Gustave, ton oncle t'envoie voir si (? ? bonguenne !) est chez Mme Lepère ? Dis-lui, à ton oncle, que je serai chez moi demain, pour arranger les affaires.

« Ce brave notaire était d'une indépendance qui faisait enrager mon oncle Lionnais.

« C'est chez Mme Lepère que je rencontrai, plus tard (devenu adolescent) les acteurs français qui y pensionnaient quand ils venaient en tournée à Montréal, jouer au vieux Théâtre Royal, rue Cotté : Edgar, Genot, Marcus, Chamonier et tant d'autres dont les noms m'échappent.

« Il me souvient qu'un soir, au théâtre, pendant la représentation, un acteur demande à l'autre qui était Edgar :

— En somme, mon cher, où résidez-vous ?

— Fortification Lane (avec emphase), chez *la mère Lepère et je m'y perds*. Et nous les étudiants de crier : Un ban pour Mme Lepère.

Le lendemain la bonne dame me dit :

— Tu sais, petit, ils ont parlé de moi hier, au théâtre ! ! !

« Tout à l'heure j'ai mentionné le nom d'Edgar. Il interprétait les rôles comiques de façon incomparable . . . Dans la vie privée, rien n'aurait pu faire penser qu'il était grand comédien. Hors du théâtre, il se livrait à son métier d'horloger qu'il professait à New-York. Ses tournées au Canada étaient pour lui un délassement et pour le public un plaisir de le voir sur la scène. Je suis content de parler de cet excellent homme qui m'accueillait bien et qui m'appelait son artiste en herbe. Du reste, j'ai toujours aimé les artistes. Le souvenir des personnes rencontrées dans ma tendre jeunesse, dans la maison de Mme Lepère, ruelle Fortification, 22, m'est agréable. Je serais un

ingrat si je ne mentionnais pas les bons steaks à l'oignon et les bonnes fritures de cette aimable mère; elles me font encore venir l'eau à la bouche. »

Mme Lepère alla ouvrir un café rue Saint-Gabriel, en 1870, quand lui succédèrent deux cuisiniers qui firent de son cabaret la « Maison dorée » dont nous parlons ci-après.

Au début du dix-neuvième siècle, on fonda, à Paris, un café transformé en restaurant vers 1840, et qui porta le nom de *Maison dorée*. Cette appellation lui venait des ornements de ses salons qui étaient jaunes et or. La renommée de ce restaurant fut telle qu'il ne ferma ses portes qu'à l'aube du vingtième siècle.

La *Maison dorée* de Montréal eut plus courte existence. En 1871, MM. Victor Ollivon et Gustave Mallet louèrent l'immeuble Ouimet, 22 rue des Fortifications, et, après une toilette soignée, lui donnèrent, à l'instar de Paris, le nom ci-dessus mentionné.

Revenons aux mémoires de M. Gustave Ouimet. « A la *Maison dorée* je dînais tous les jours, à bonne heure, dans la salle bleue, servi par un garçon, un petit Breton du nom de Henri, poli, aimable et prévenant. Je l'entends encore commander: une perdrix pour le fils du propriétaire, et me dire: « Je servirai à Monsieur un vin, je ne vous dis que ça.

« Victor Ollivon et Gustave Mallet veillaient au bon fonctionnement de la maison, qui, en peu de temps, eut une vogue considérable. Victor cuisinait dans la perfection, Mallet donnait des leçons de grec et de français, aussi d'équitation. Il était fort beau cavalier et montait *Frivole*, une superbe jument isabelle, à crins blancs qu'il soignait lui-même. Elle était admirablement tenue.

« Les habitués de la maison étaient de joyeux convives: Chapleau, Elzéar Labelle, mon cousin Charles Ouimet, Arthur Buies, le grand Buies, Achintre, Gustave Jacquard, violoncelliste, premier prix du conservatoire de Paris, Héricourt, un autre Français très rigolard, qui nous chantait de jolies chansons, un peu folichonnes, comme le

Pantalon de nanquin et bien d'autres encore. La liste de toutes mes connaissances d'alors serait trop longue à énumérer. D'ailleurs, à quoi bon ? La mort a fauché depuis longtemps toute cette belle pléiade de gens instruits et charmants . . . J'étais le plus jeune de tous, et j'écris ces souvenirs à un âge avancé, avec une mémoire qui m'est restée fidèle. *Se souvenir, c'est aimer*, et comme j'aimais bien tous ces bons vivants . . . »

La *Maison dorée* prit fin en 1873, alors que M. Ollivon tenta fortune rue Saint-Gabriel, où nous le retrouverons.

Après 1874, l'immeuble Ouimet passa à Georges Brukert qui en fit une brasserie, ensuite à Jules Hirts; le journal *l'Etendard*, en 1883, y installa son imprimerie, laquelle passa à l'hebdomadaire *Le Samedi*.

Aujourd'hui, l'emplacement est occupé par la partie nord-est de l'édifice du *Crédit foncier franco-canadien*.

IV — LA RESIDENCE DE BENJAMIN BEAUBIEN ET L'HOTEL DE FRANCE

A l'angle nord-ouest des rues Saint-Gabriel et des Fortifications, à quelques pas de la rivière Saint-Martin (aujourd'hui rue Craig), et peu après la démolition des remparts qui encerclaient le vieux Montréal, c'est-à-dire en 1813, le riche avocat David Ross fit construire une spacieuse maison en pierre, tellement solide qu'elle n'a pas encore bronchée. Si élevée était-elle que les étages au-dessus du rez-de-chaussée dominaient le Champ de Mars. Cette situation avait de l'avantage: songez qu'en 1812 et longtemps après, le Champ de Mars fut la « place » à la mode. Par beau temps, le matin, on y voyait les amateurs du jeu de balle « bisque à bisque, » ancêtre du jeu de *baseball*;⁹ l'après-midi, la meilleure société allait s'y promener,

9. *B.R.H.*, 1935, p. 233.

se rencontrer, potiner, et, certains jours de la semaine, entendre les agréables concerts que donnaient, à tour de rôle, les musiques des régiments en garnison; parfois même, des officiers importants passaient là les troupes en revue.

Ultérieurement, cette maison fut acquise par Benjamin Desrivères Beaubien, admis au barreau en 1801 et qui avait épousé Geneviève-Françoise Sabrevois de Bleury, le 15 juillet 1806. L'avocat Beaubien, tout en exerçant sa profession, ne pouvait dédaigner le « militarisme, » c'était alors de bon ton. « Il servit pendant la guerre de 1812-1815, d'abord comme capitaine du 2^e bataillon de Montréal, ensuite comme major. En 1827, il demanda, sans succès, le poste de protonotaire du district, mais le 1^{er} avril 1830, il devenait major du 1^{er} bataillon de Montréal. »¹⁰

Benjamin Beaubien paraît s'être adonné à la spéculation et avoir vécu dans une large aisance. A sa mort, en 1834, il laissa son immeuble à sa fille Françoise-Geneviève, alors mariée, depuis quatre ans, avec Louis-Tancrède Bouthillier qui fut shérif de Montréal.

M. et Mme Bouthillier habitèrent-ils la maison Beaubien, ainsi qu'on la désignait couramment ? Nous n'avons pu le savoir, mais elle avait changé plusieurs fois d'occupants lorsque Victor Ollivon, l'excellent cuisinier, songea d'y créer une hôtellerie supérieure à la *Maison dorée* qu'il avait dû quitter.

L'ostentateur Ollivon débuta par un coup d'éclat et voici ce que rapporte *l'Opinion publique* du 14 mai 1874:

« L'Hôtel de France a été inauguré jeudi, par un de ces repas qui font époque et qui suffisent à immortaliser un *chef* . . . Le dîner avait réuni une société choisie et la presse au grand complet. Le menu fut un chef-d'oeuvre d'art culinaire. »

Dès l'ouverture, l'Hôtel de France prit grande allure et c'est

10. Renseignements fournis par Francis-J. Audet.

là qu'on rencontrait le plus de ces hommes ayant le « teint fleuri des amateurs de bonne chère. »

Au premier étage, il y avait la grande salle à manger; au deuxième étage, un immense salon était réservé pour les repas du corps; enfin, de jolies salles, élégamment décorées, étaient à la disposition de ceux qui désiraient prendre leurs repas séparément.

Les habitués de l'Hôtel de France se recrutaient parmi les Mont-



La maison Beaubien qui fut l'Hôtel de France, rue Saint-Gabriel.

réalais distingués et nous pouvons en nommer quelques-uns, grâce aux souvenirs de feu Napoléon Dubrûle (mort en 1935, âgé de soixante-dix-huit ans) et qui avait été serveur à cette hôtellerie avant de devenir maître peintre-décorateur. Il se rappelait y avoir vu les futurs

honorables Chapleau, Beaubien et Mousseau; les journalistes C.-A. Dansereau, Arthur Buies et J.-A.-N. Provancher; le docteur en droit Ovide Perreault et le joaillier Moïse Schwob qui furent successivement vice-consuls de France; G. de Georges; le teinturier G. Verlaque; le caricaturiste Edouard Jump dont les dessins égayaient les journaux du temps; le musicien Gustave Jacquard; l'avocat Ludger Labelle, fondateur d'une société politique secrète,¹¹ et son frère l'avocat Elzéar Labelle auteur d'une poésie sur la Saint-Jean-Baptiste, qu'il dédia après un succulent festin de fête nationale . . . à l'Hôtel de France. Et nous arrêtons là la liste des hommes marquants qui fréquentèrent cette hôtellerie.

En 1878-1879, Victor Ollivon ayant été engagé par les directeurs de l'Hôtel Windsor, premier palace de Montréal, l'Hôtel de France périlclita. Son heure de popularité était finie et l'immeuble Beaubien changea d'emploi.

Avec 1883, l'Institut national des Beaux-Arts y commença une école de dessin, peinture et sculpture qui, l'année suivante, fut mise sous le contrôle du Conseil des arts et métiers. Et ce fut là, que pendant plus d'une décade, les éminents professeurs Dyonnet et Brymner formèrent un groupe d'artistes qui nous font honneur.

En 1896, on déménagea l'école au Monument national où elle est encore.

L'édifice Beaubien est toujours debout, son aspect n'a guère changé, mais il n'y a plus que les archéologues pour s'arrêter devant ces murs.

VII — LA RUE BLEURY

Le 9 février 1779, à Notre-Dame de Montréal, Jean-Clément Sabrevois de Bleury, veuf en premières noces de Mlle Gamelin-Maugras,

11. E.-Z. Massicotte, *Faits curieux, etc.*, p. 101.

épousait Marie-Anne Claveau, fille de Pierre Claveau dit Lalancette et de Louise Parent. Par ce mariage, les époux légitimaient une fille, Marie-Rosalie, née le 27 avril 1775 et qui ne fut baptisée, cas rare, que le 29 avril 1777.

Deux ans après ce second mariage, Jean-Clément de Bleury habitait au coteau Saint-Louis, « près Montréal, » c'est-à-dire sur une terre dont nous parlerons ci-après. Mais il sent que son existence est menacée et le 16 février 1781, il dicte son testament au notaire Foucher et, dans cette pièce, il demande à être inhumé sous le banc qu'il occupe à Notre-Dame. Il donne l'usufruit de tous ses biens à Marie-Anne Claveau, son épouse, et la propriété à leur fille, Rosalie. Pour exécuteur testamentaire, il nomme son voisin et beau-frère, Etienne Dumeyniou, marchand.

Madame de Bleury, née Claveau, décéda le 10 février 1783, âgée de trente ans, et son mari la suivit dans la tombe, le 3 mai 1784. Il avait alors cinquante-huit ans.

Le lendemain de la mort de Jean-Clément, le sieur Dumeyniou était nommé tuteur de Rosalie de Bleury. Le 26 juin suivant, M. Dumeyniou, au nom de sa pupille, renonçait à la succession de feu Jean-Clément, mais réservait ce qui pouvait lui revenir de la succession de son grand-père Clément.

Le 6 juillet 1784, eut lieu le partage entre les trois héritiers du susdit grand-père Clément Sabrevois de Bleury. Ceux-ci se prénommaient: Clément-Christophe-Anne, officier dans l'armée anglaise: Jean-François, étudiant, mineur, représenté par son tuteur, Joseph Foucher de la Broquerie, et Rosalie, représentée par M. Dumeyniou.

Chacun des héritiers prenait un tiers d'une somme de 6525 chelins, prix de la vente d'une maison rue Saint-Gabriel. Sur sa part, cependant, Rosalie avait déjà reçu 1000 chelins, qui avaient été employés à lui acheter un verger au coteau Saint-Louis.

Le tuteur de Rosalie était un marchand français, Etienne Dumeyniou, son oncle par alliance, car il avait épousé une demoiselle

Marie-Louise Claveau. Ce couple qui n'avait pas d'enfants, recueillit la jeune Rosalie.

M. Dumeyniou étant mort en 1798, Mlle de Bleury alors âgée de vingt-trois ans, n'en resta pas moins avec sa tante. Toutes deux possédaient, l'une par son mari, l'autre par son père, de grands vergers sur le coteau qui s'étend de la rue La Gauchetière¹² à la rue des Pins, à l'est de la rue Saint-Alexandre.

Ces deux dames devaient donc recourir à des engagés pour exploiter leurs propriétés. Le sort les favorisa. Un de leurs voisins, Guillaume Roy, colon français, marié à une Canadienne, Marie-Anne Blais, s'occupait de culture maraîchère et comme il avait plusieurs fils, l'un d'eux, Gabriel, put se charger particulièrement des affaires de Mme Dumeyniou et de sa nièce. Actif, intelligent et « arriviste, » le jeune Gabriel Roy accomplit un exploit qui le mit sur le chemin de la fortune et des honneurs.

Le 5 avril 1799 Mme Dumeyniou donnait à Gabriel Roy, « son voisin qui lui rend service, » une terre de huit arpents en superficie, tenant aux propriétés de MM. Frobisher, Durocher, Dubreuil et Roy, vers la montagne.¹³ Puis, le 9 avril suivant, le donataire, âgé de vingt-neuf ans, épousait sa donatrice, âgée de cinquante-trois.

Ce mariage ne sépara pas la tante et la nièce, car Mlle de Bleury continua de vivre dans les meilleurs termes avec les nouveaux époux.

Le 12 novembre, Mme Roy (née Claveau) dictait son testament. Elle donnait à sa nièce, Rosalie de Bleury, divers meubles et une rente viagère de 600 chelins. Surtout, elle lui recommandait de se placer

12. Le 28 juin 1806, dans un procès-verbal de l'arpenteur Charland, le sieur Pierre Foretier est dit propriétaire de partie du « verger Bleury » . . . « Au niveau de la rue La Gauchetière. »

13. Greffe Chaboillez.

chez les Soeurs Grises et la priaît d'y rester autant que possible. Toutefois, si elle se mariait, elle lui donnait 10,000 livres ancien cours.

L'année suivante, 23 août 1802, Mlle de Bleury vendait pour 6,500 livres à Gabriel Roy, le « bien » que son père lui avait assuré et qui consistait en un verger de trois arpents avec maison et bâtiment. Ce verger tenait à la rue Saint-Alexandre, à la terre des héritiers de feu J.-B. Adhémar et à l'emplacement de Charles Roy, frère de l'acheteur. Celui-ci fit don du verger, en 1810, à son autre frère Guillaume.

Dans ce dernier acte, on lit que des rues ont été ouvertes autour de la propriété de Mlle de Bleury, l'une d'elle se nomme Saint-Alexandre, l'autre Saint-Edouard et l'autre de Bleury. Il semble donc bien évident que la continuation de la rue Saint-Pierre, entre la rue Craig et la rue Sherbrooke, doit son nom au fait qu'elle fut ouverte en partie sur un terrain acheté par Clément de Bleury et possédé par sa fille jusqu'en 1802. Par la description du terrain dans les contrats de 1802 et de 1810, il nous paraît que ce lopin de terre est aujourd'hui l'emplacement du collège Sainte-Marie et de l'église de Gésu. Les Pères jésuites se trouveraient donc établis à Montréal, aussi bien qu'à Boucherville, sur des immeubles ayant appartenu aux familles de Sabrevois.

Madame Gabriel Roy (née Claveau) mourut le 3 novembre 1810 et, en l'an suivant, M. Roy fit un nouveau testament. Il assura à Mlle de Bleury une somme de 4,800 livres, plus une rente viagère de 200 livres sans compter les autres obligations qu'il avait envers elle. Puis, la même année, Gabriel Roy se remaria. Cette fois il épousait une fille mineure, Sophia Bagg, et il alla vivre à Saint-Laurent emmenant avec lui sa nièce, Rosalie de Bleury, qui décéda à Saint-Laurent le 18 avril 1828 âgée de cinquante-trois ans.¹⁴

14. Sur Gabriel Roy qui fut membre du Conseil législatif, voir notice par E.-Z. Massicotte, dans *B.R.H.*, 1925, p. 347.

VIII — LE JARDIN GUILBAULT

L'année même où il fondait la Société Saint-Jean-Baptiste (1834), Ludger Duvernay imprimait le catalogue des plantes et semences qui provenaient du « jardin botanique » de Joseph-Edouard Guilbault. Cette brochure mit en « évidence modeste » celui qui allait amuser et, dans une certaine mesure, instruire Montréal et ses visiteurs pendant un tiers de siècle.

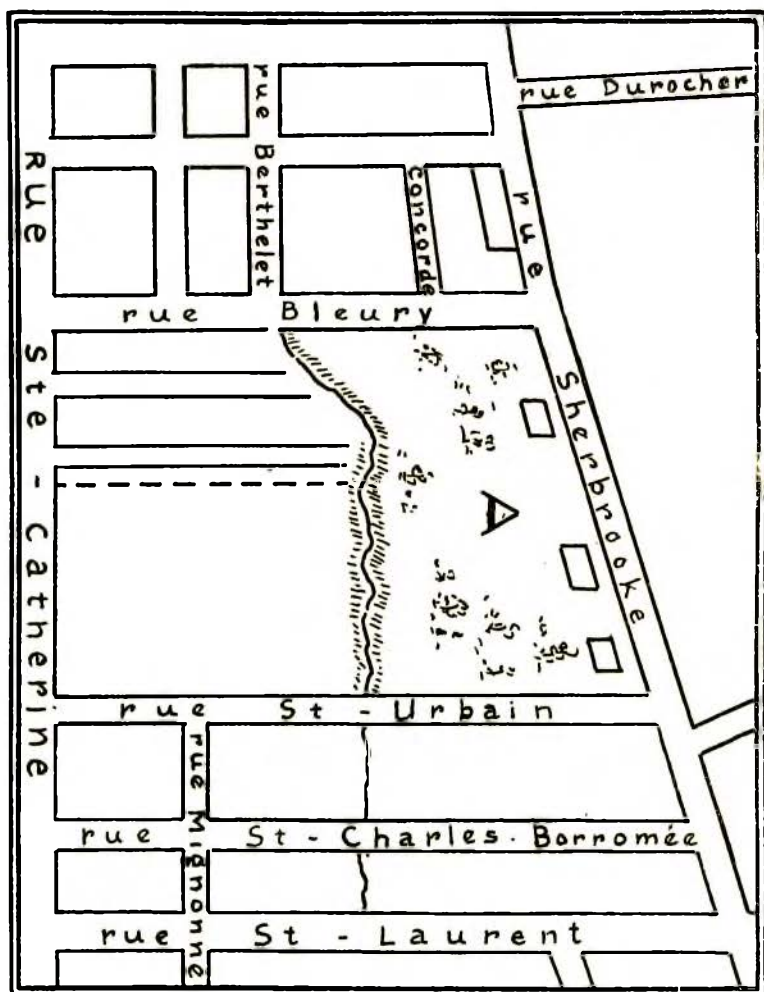
Né à Montréal le premier septembre 1803, il était par sa mère (une demoiselle Tavernier) de la famille de la vénérable Mère Gamelin, fondatrice des Soeurs de la Providence, et la tradition rapporte que c'est cette célèbre religieuse qui fit instruire son parent.

En 1842, le Jardin Guilbault se trouve sur le coteau Saint-Louis; en 1848, il est coin des rues Vitré et Cotté; en 1851, il est à la Côte-des-Neiges, ensuite il occupe un vaste terrain, côté sud de la rue Sherbrooke, entre les rues Saint-Urbain et Jeanne-Mance.

Laborieux, imaginatif et entreprenant, Guilbault voulut, dès sa jeunesse, devenir une personnalité et il réussit. Aux plantes, il « greffa » d'autres attractions et son jardin devint une institution d'un genre tout spécial et dont la vogue, méritée d'ailleurs, fut grande surtout entre 1852 et 1870, c'est-à-dire pendant que Montréal hébergeait une nombreuse garnison de soldats anglais et qu'il y avait peu d'endroits pour distraire et intéresser la foule.

Mais en 1861, soit parce que John Platt, le propriétaire de l'immeuble devenait exigeant, soit parce que l'on commençait à construire des résidences côté sud de la rue Sherbrooke, soit enfin parce que M. Platt voulait aider un de ses compatriotes,¹⁵ l'amuseur Guilbault dut louer une autre pièce de terre, non loin de l'Hôtel-Dieu, entre les rues Saint-Laurent et Saint-Urbain. Et c'est là que le Barnum

15. Un M. Wilson ouvrit alors, sur le dit emplacement, les *Victoria Gardens*.



A. Le jardin Guilbault en 1859.

canadien s'ingénia, avec succès, à exhiber tout ce qui devait satisfaire la curiosité populaire.

Pour l'inauguration retentissante du nouveau Jardin Guilbault, on annonça d'abord que les 15, 16 et 17 septembre 1862, il y aurait un HIPPOZOOMADON ! c'est-à-dire un spectacle qui comprendrait le cirque de Lant, N.-Y.; le cirque national Streckney, de Cincinnati, et le cirque Shepard de Boston; aussi un hippopotame du Nil, quatre éléphants dressés, des cavaliers et des instrumentistes.

Puis, la foule était conviée, les 22, 23, 24 septembre 1862, à venir admirer l'extraordinaire spectacle qu'offrait le « Cirque de l'Amérique du Nord, » dirigé par les sieurs Goodwin et Wilder.

A partir de cette date et plus qu'auparavant, le Jardin Guilbault participa à la fois du musée, du parc et du cirque. Ici, on voyait des végétaux rares et des collections de minéraux; là, des animaux aquatiques ou terrestres, normaux ou phénoménaux, domestiques ou sauvages, doux ou féroces, et en tel nombre que M. Guilbault pouvait se vanter d'avoir la plus considérable ménagerie d'Amérique; ailleurs, existaient des jeux de quilles, des jeux de palets, un fil tendu, des balançoires, des appareils de gymnastique. A tout cela, s'ajoutait partie du musée fameux, fondé par l'Italien Thomas Delvecchio, dans l'auberge des *Trois-Rois* place Royale, et dont les collections furent dispersées en 1853-1854.¹⁶

Ce fut alors que M. Guilbault ajouta également un grand pavillon de 200 pieds de longueur sur 60 pieds de largeur, dans lequel se donnait, l'été, des bals, des concerts, des séances d'acrobatie, des jeux scéniques, et qu'on transformait l'hiver en une patinoire spacieuse.

L'acrobatie captiva beaucoup le public et pour ne pas attirer des athlètes du dehors M. Guilbault s'appliqua à développer les talents du pays. En peu d'années, il se forma des trapézistes, des fu-

16. *B.R.H.*, 1924, p. 175 et suivantes.

nambules, des contorsionnistes, des jongleurs, des pantomimes, à ce point virtuoses, en leurs exercices, que nombre d'entre eux furent engagés dans des troupes qui parcoururent le globe.¹⁷

Quels Montréalais d'autrefois ignoraient le Jardin Guilbault « ouvert tous les jours. » L'entrée coûtait quinze sous et, à certaines fêtes, vingt-cinq sous. Autant et peut-être plus que le parc Sohmer, le parc Dominion, le parc Belmont, il constitua un spectacle que grands et petits, lettrés et illettrés devaient avoir vu.

Pénible constatation: Guilbault qui s'était complu à varier le nombre et la qualité des attractions agréables; Guilbault, qui pendant des années avait deviné le goût du public, l'avait même étonné par ses audaces; Guilbault s'aperçut un jour, avec amertume, que sa popularité s'évanouissait. En 1870, presque septuagénaire, le maître amuseur revint à son premier métier; il se transporta au Sault-au-Récollet et essaya de créer un jardin d'acclimatation.

C'est avec une nuance d'accent pitoyable que les anciens nous disaient avoir vu Guilbault, l'unique, vendre des arbustes, des semences, des fleurs au marché . . . comme un humble horticulteur. Relativement tôt, les foules l'oublièrent, sa notoriété sombra et il s'éteignit dans l'indifférence, le 5 janvier 1885, âgé de quatre-vingt-un ans et quatre mois.

De son institution longtemps il resta des vestiges. Dans le parterre qui précédait l'ancienne demeure des Sabrevois de Bleury, à Saint-Vincent-de-Paul, île Jésus, on apercevait deux curieuses statues en métal, recouvertes de peinture grise. L'une représentait *Diane chasseresse* et l'autre *Georges Washington*. Ces deux épaves provenaient du fameux musée Guilbault et elles avaient été acquises par le seigneur Lussier.

Du jardin d'acclimatation, il resta aussi autre chose: une ran-

17. Voir E.-Z. Massicotte, *Athlètes canadiens-français*, p. 157, 177. Actuellement, l'as des clowns en Amérique est un compatriote: *Polidor*, de son vrai nom Edouard Guillaume.

gée de beaux arbres plantés par M. Guilbault, le long de la route devenue le boulevard Gouin, quartier Bordeaux, à l'ouest du chemin Lajeunesse.

IX — HISTORIQUE SALLE DE BAL

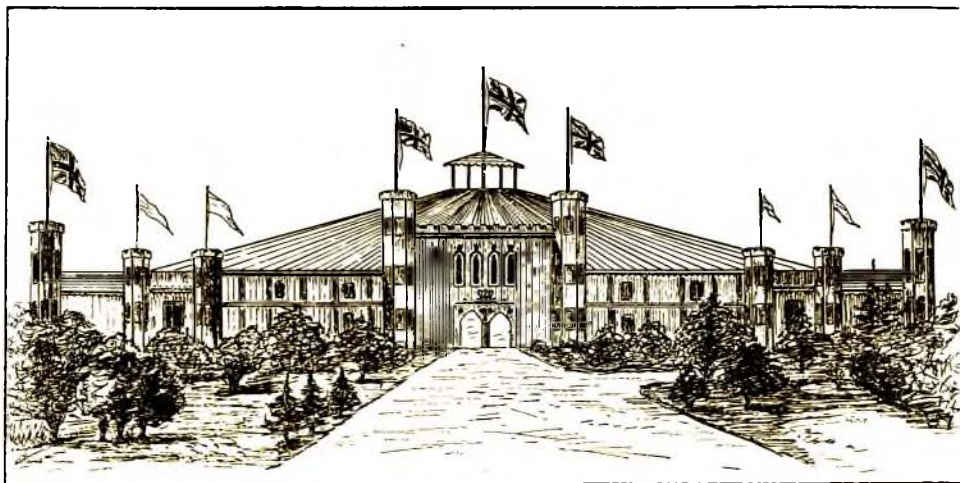
Il y a trois quarts de siècle, la compagnie ferroviaire du Grand-Tronc estima avoir fait oeuvre remarquable en érigeant, sur le Saint-Laurent, un pont de fer qui reliait la rive sud à la rive nord, entre Saint-Lambert et Montréal. Il avait près de deux milles de longueur; il coûtait six millions et demi de dollars et les ingénieurs mettaient modestement cette énorme structure tubulaire au rang des sept merveilles des temps nouveaux.

Imbu de la même idée, le parlement canadien supplia, en 1859, la reine Victoria de venir inaugurer la merveille à laquelle on donnait son nom.

La gracieuse souveraine déclina subtilement l'honneur. A ses respectueux sujets, elle apprit que ses « nombreuses occupations l'empêchaient de s'éloigner, mais que son fils, le jeune prince de Galles, irait la représenter vers la mi-été de 1860 » et cette nouvelle enthousiasma les Canadiens.

Dès le mois de mars 1860, le conseil municipal de Montréal prépara un programme de « réception grandiose. » A cet effet, les édiles avaient voté la somme de \$10,000. Evidemment, l'argent avait plus de valeur qu'il n'en a maintenant. Et, après mûres réflexions, il fut décidé qu'il y aurait procession, ouverture d'une exposition, inauguration du pont, promenade en bateau, illumination, feux d'artifice, arcs de triomphe.

En plus, un comité de citoyens se chargea de construire un édifice pour un bal comme il ne s'en est pas vu depuis. Ce bal sans précédent aurait lieu dans une salle spécialement construite et dans laquelle on pourrait rassembler une dizaine de mille personnes. C'est



Entrée principale de la salle de bal de 1860, d'après une gravure de l' Illustrated London News.

de cette salle que nous voulons surtout parler, parce qu'on s'est demandé à diverses reprises où exactement avait été érigé un édifice aussi grand et quelles traces en étaient restées.

Pour asseoir la salle, l'avocat Hugh Taylor « prêta » un lopin de terre borné au nord par la rue Sherbrooke, à l'ouest par la rue Drummond, au sud par la rue Sainte-Catherine, et à l'est par la rue Peel, tracée pour l'occasion.

Quant aux plans, on s'en remit à l'architecte George Browne. Puis, comme il s'agissait d'une construction temporaire en bois, plutôt spacieuse que magnifique, le comité des citoyens s'engageait à la faire disparaître aussitôt les fêtes terminées.

Des anciens assuraient que l'énorme salle était de forme quasi circulaire et qu'elle avait 900 pieds de circonférence sur environ 300 pieds de diamètre. Le toit reposait sur trois rangées circulaire de colonnes, parées de fleurs et de verdure; au centre de la salle, s'élevait une estrade pour les musiciens; au plafond, sur un délicat « champ rose » se détachaient les signes du zodiaque et quantité d'emblèmes. En somme, nous dit l'historien Sandham, « every part of the building was decorated with such taste and knowledge of effect that no portion could be selected for particular admiration. »

Signalons maintenant quelques détails de la visite royale. Le futur Edouard VII parvint à Québec le 15 août et il en repartit le jeudi 23 août, mais n'arriva à Montréal que le samedi 25 août, parce qu'en route il lui avait fallu arrêter aux Trois-Rivières et à Sorel.

Rendu à Montréal le prince fut reçu par le maire Charles-Séraphin Rodier (revêtu d'une toge comme celle d'un lord maire de Londres), par les échevins, les notables et tout le monde.

Une procession se forma qui l'escorta jusqu'au *Palais de Cristal*, édifice récemment construit et où le prince fit l'ouverture officielle d'une exposition. Ajoutons que ce palais se trouvait sur le côté sud de la rue Sainte-Catherine, quelque peu à l'ouest de la rue Université. La cérémonie dura environ une demi-heure.

Immédiatement après, le prince et sa suite furent transportés au hangar appelé « dépôt » Bonaventure (le mot gare n'était pas encore admis); l'on monta dans un train spécial, superbement décoré, pour se rendre au pont-merveille et l'inauguration eut lieu.

Ensuite, le prince fut conduit à la demeure de l'honorable John Rose, sur le versant de la montagne. La nuit venue, le petit prince voulut se promener par les rues et jouir incognito de la belle illumination de la ville, mais on le reconnut et « sa voiture fut saluée, » ce qui l'ennuya autant que d'entendre à satiété le *God save the Queen* partout où il paraissait.

Le dimanche, 26 août, office à la *Christ Church*, rue Sainte-Catherine, puis grand repos, noblement gagné.

Nous voici au lundi, 27 août. C'était le soir du bal; la ville est en rumeur; sur les rues Sherbrooke et Sainte-Catherine, « dans l'ouest, ma chère, » des équipages et des équipages s'alignent qui déversent des flots de soie, de dentelles et de draps d'où émergent de gentils minois et de rudes visages. Combien, dans cette cohue, sont heureux de pouvoir assister à une telle fête !

Plus de 4,000 personnes ont pris place dans la salle éclairée par plus de 2,000 becs à gaz. Les invités sont éblouis. Cet éclairage semblerait peut-être terne aujourd'hui, mais en 1860, le gaz, avec sa flamme en papillon, était ce qu'il y avait de mieux.

« Le prince dansa d'abord avec madame Young, femme de l'honorable John Young, président du comité de réception . . . » puis avec quelques demoiselles . . .

Il s'est raconté bien des choses sur ce bal extraordinaire; toutefois nous ne relèverons ici qu'un détail intéressant pour ceux qui aiment la petite histoire.

La Minerve, afin d'exciter la curiosité, peut-être pour embarrasser les invités, avait lancé l'entrefilet suivant, neuf jours avant le *dancing*: « Un des écrivains chargé de tracer l'itinéraire du Prince de Galles dit qu'en dansant S.A.R. n'offre à une dame ou une demoiselle,

d'après l'étiquette, que sa main gauche. Cette restriction à lui imposée comme héritier présomptif du trône a produit parfois des effets comiques vu que le prince refuse invariablement sa main droite à toute danseuse qui veut s'en emparer. »

Il ne nous a pas été possible de savoir si le prince de Galles, le soir du bal, donna la main gauche ou la main droite à ses partenaires. D'autres le diront.

Le mardi, 28 août, avait lieu dans la grande salle, « contenant, cette fois, plus de 8,000 personnes, un concert en l'honneur de l'hôte royal.

« Le programme de la soirée était divisé en trois parties : la première se composait de musique sacrée, chantée par l'Oratorio, association formée principalement des élèves de l'Ecole Normale McGill ; la seconde, d'une cantate de circonstance : paroles de M. Edouard Sempé, musique de M. Sabatier, et exécuté par 250 artistes et amateurs réunis sous le titre d'*Union Musicale* ; la troisième, d'une série de morceaux, chantés par des artistes que le comité de réception avait fait venir de New-York.

« Le prince n'entra dans la salle qu'au moment de la cantate et repartit aussitôt après, la fatigue des jours précédents exigeant qu'il prit un peu de repos.

« Le coup-d'oeil qu'offrait cette immense assemblée était des plus imposants, et bien supérieur à celui de la veille. La cantate fut chantée en français et eut très grand succès. Ceux des auditeurs à qui la langue de Racine n'était point familière pouvaient d'ailleurs suivre les paroles dans une excellente traduction en vers anglais de madame Leprohon, une romancière à la mode. »

Deuxième bal. — Tant de gens avaient été désappointés, humiliés même de n'avoir pu figurer au premier *dancing* ou au concert qu'on prit pitié d'eux. Mais cette fois, les assistants n'étaient pas de la « haute. »

Jeudi, 30 août. — « Le comité des citoyens a eu l'heureuse idée

de donner un deuxième bal pour l'avantage des classes moins aisées. Il y avait environ 2,000 personnes. Le buffet était garni d'une manière aussi splendide que celui offert lundi dernier. S.A.R. à la demande du comité a daigné « en bon prince » venir honorer ce bal de sa présence. Son arrivée a été le signal des acclamations les plus enthousiastes. »¹⁸

Troisième bal. — Le comité des citoyens n'était pas « au-dessus de ses frais » dans son entreprise; profitant de la vogue de la bâtisse, si on peut dire, il la mit de nouveau à la disposition du public. Et dans les journaux, entre autres *la Minerve*, on put lire la réclame suivante: « Selon les désirs des Souscripteurs au Fonds de Réception des Citoyens, le Comité Exécutif ouvrira la bâtisse du bal, située rue Sainte-Catherine, pour une troisième et dernière « réunion dansante » qui aura lieu jeudi soir, le 27 septembre 1860. La salle sera illuminée et arrangée autrement qu'elle l'a été précédemment. »

Et après, qu'advint-il de l'édifice colossal ?

Le fils de la Souveraine ayant tout vu « en Canada » on le promena aux Etats-Unis. Il reçut, là-bas, un accueil très chaleureux et la ville de Boston qu'il devait visiter imagina, elle aussi, de faire danser son hôte royal. Mais dans quelle salle ? Il la fallait grande, on y avait pensé sur le tard, où la trouver ? Quelqu'un parla de Montréal. Echanges de pourparlers, transaction rapide; les journaux vont aux renseignements et une nouvelle surgit, nous la cueillons dans *la Minerve* du 2 octobre 1860: « Le Comité de réception de cette ville a vendu l'édifice du grand bal au Comité de Boston, cette bâtisse doit être, en conséquence, immédiatement démolie pour en transporter les matériaux par le chemin de fer. L'édifice doit être reconstruit avant la visite du prince de Galles à Boston, le 18 octobre. On comprend qu'il faut se dépêcher. Des arrangements ont été pris avec M. Garth (plombier bien connu) pour obtenir tous ses appareils à gaz, de ma-

18. *La Minerve*, 31 août 1860.

nière que l'édifice érigé de nouveau à Boston présente la même apparence que celle du grand bal qui a eu lieu à Montréal. »

Ainsi finit l'immeuble dans lequel des milliers de gens avaient assisté à des spectacles dont le souvenir restera fortement gravé dans leur mémoire. Et quand il nous en parlait, l'avocat Frédéric Lefebvre, la basse-phénomène, l'un de ceux qui avaient chanté au concert du 28 août 1860, il semblait revivre un des plus précieux moments de sa longue vie.

X — L'ANCIEN HOPITAL DES SOEURS GRISES

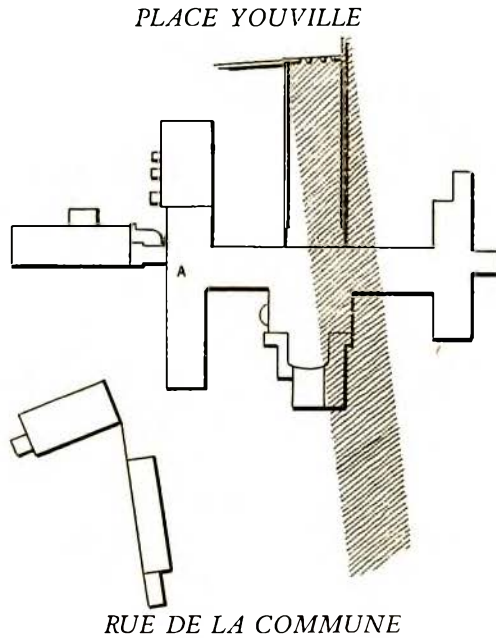
C'est en 1694 que le jeune négociant François Charon de la Barre, à la suite d'une grave maladie, décide de quitter les affaires et de consacrer sa fortune et sa vie à une bonne oeuvre : accueillir les vieillards et les infirmes, aussi enseigner les arts et métiers à la jeunesse. Pendant vingt-cinq ans il réussit, car Charlevoix a écrit de son Hôpital général que « la maison était belle et l'église fort jolie. » Mais le décès prématuré du fondateur, en 1719, suivi d'une gérance inexperte, fit périlcliter l'institution à ce point, qu'en 1747, il n'y avait plus que deux frères, que l'édifice était criblé de dettes et en partie inoccupé.

C'est alors que madame d'Youville s'installa dans l'immeuble et y fit des réparations urgentes. Tout allait bien quand une intrigue compliquée induisit les autorités du pays à vouloir faire « desservir cet hospice par des religieuses de Québec. » Cette décision ayant déplu, madame d'Youville reprit charge de l'hôpital au mois de septembre 1751 ; elle en assumait les dettes avec l'entente qu'elle en aurait la direction ainsi que ses compagnes à perpétuité.

L'emplacement couvrait une superficie de quatorze arpents hors de la ville, et pour des raisons diverses madame d'Youville dut entourer le terrain d'une clôture en pierre, haute de sept pieds, qui ne fut complétée qu'en 1758. Cette même année, on érigea une boulangerie et une maison pour les serviteurs ; ensuite, on jeta les fondements

d'une aile qui s'ajoutait à l'hôpital, de façon que l'église occuperait le centre de l'établissement. Vinrent la guerre, la disette, le déclin du régime français qui obligèrent les Soeurs à remettre cette construction à beaucoup plus tard.

Le 8 mai 1765, un incendie commencé à l'angle des rues Saint-François-Xavier et Saint-Sacrement, se prolongea vers le sud. Poussé



Plan ichnographique. La partie ombrée indique ce qui fut démolí en 1872, pour prolonger la rue Saint-Pierre. L'aile A existe encore, rue Normand.

par le vent, le feu atteignit le toit en bardeaux de cèdre de l'hôpital et l'édifice flamba, il n'en resta quasi que les murs. Toutefois, avec un zèle admirable et grâce à de nombreux secours, le 9 juin, on se mettait à la restauration. Le 23 septembre, une partie de l'hôpital était habitée, puis les pensionnaires, les femmes pauvres et toutes les

Soeurs rentraient au mois de décembre. L'amélioration de l'ensemble se continua jusqu'à l'année 1767, alors que le 30 août, l'église fut bénite.

En 1771, quelque temps après le décès de Mère d'Youville, l'aile commencée en 1758 fut enfin terminée. Une nouvelle restauration devint obligatoire en 1800 et, l'année suivante, on construisit huit loges pour recevoir les aliénés.

L'emplacement de l'hôpital était longé au nord par la rivière Saint-Pierre, ce qui, par le peuplement du quartier, présentait des inconvénients tels que les ingénieurs royaux recouvrirent ce cours d'eau en 1837 et en firent un égout collecteur.

Vers cette date, il fut question d'ouvrir des rues autour de l'immeuble, et ce projet commença à se réaliser en 1841, alors que la Communauté vendit le terrain pour la continuation de la rue McGill, au sud-ouest du marché Sainte-Anne, lequel devint le parlement du Canada de 1844 à 1849.

Dès 1859 on songea à reporter l'hôpital rue Dorchester, mais les travaux du nouvel établissement ne commencèrent qu'à l'automne de 1868. Puis, le vendredi, 6 octobre 1871, toutes les Soeurs partirent pour leur nouveau local, lequel fut béni ce jour, par S. G. l'évêque de Montréal.

Au mois d'avril suivant, la corporation de Montréal achetait des Soeurs Grises le terrain nécessaire pour l'ouverture de la rue Saint-Pierre, depuis la rue des Enfants-trouvés jusqu'à la rue de la Commune, les deux tiers du vieil hôpital furent démolis. En 1875, la Communauté cède la rue Normand, enfin, en 1908, elle vend tout un lopin pour la construction des édifices de la douane.

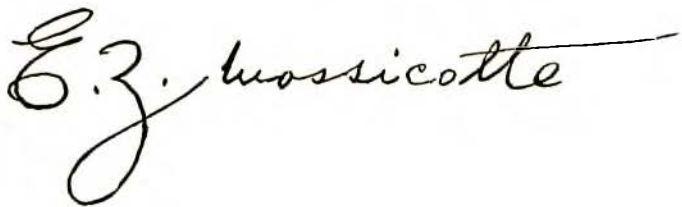
Que reste-t-il des constructions commencées par l'excellent Charon de la Barre et victorieusement parachevées et augmentées par la vénérable Mère d'Youville ?

Lorsqu'il remonte la rue Saint-Pierre depuis son extrémité sud, le visiteur attentif peut apercevoir à mi-distance, entre la rue de la

Commune et la place d'Youville (ancienne rue des Enfants-trouvés), au-dessus du toit d'une maison, côté ouest de la rue, une partie du chevet de la chapelle d'autrefois; on en a utilisé les murs et on n'a reconstruit qu'une façade.

Plus à l'ouest, si vous déambulez rue Normand percée en 1875, vous avez là toute l'aile ouest du vieil hôpital, aile construite à deux époques différentes. Aux étages supérieurs sont encore les fenêtres aux petits carreaux et les lucarnes minuscules comme il n'y en a plus guère.

Un mot sur l'auteur de la gravure imprimée en frontispice dans ce cahier. D'après un ancien typographe de *l'Opinion publique*, l'artiste se nommait Bohuslar Kroupa; il était Autrichien ou Polonais d'origine et il ne séjourna pas très longtemps à Montréal. Ce qui peut corroborer cette assertion, c'est qu'il a existé, en Austro-Hongrie, une petite ville nommée Kroupa. Entre les scènes que cet artiste a dessinées, d'après nature ou des photographies, une des mieux réussies est certainement l'Hôpital général des Soeurs Grises. On discerne qu'il y a mis tout son talent, toute son âme, et qu'il a réussi à donner à ce tableau un cachet de finesse dont le charme est prenant.

A handwritten signature in dark ink, reading "E. J. Massicotte". The signature is written in a cursive style, with the first letters of the first and last names being capitalized and prominent. The ink is dark and the background is plain white.